

Didier Esposito

# Une héroïne stupéfiante

Collection Polars en France  
N°36

Éditions du Caïman

## Du même auteur

Improbables destinées, *Publibook*, 2007

Il y a des jours comme cela, où dès les premiers instants, les éléments vous font comprendre que la journée sera différente. Des petits riens dès le matin. Un orteil capricieux qui décide au dernier moment de ne pas passer la porte en même temps que ses semblables, une des trois lames de votre rasoir qui veut se démarquer des autres en faisant du zèle, ou encore cette gouttière que vous jureriez avoir recollée et qui vous apprend qu'il a plu pendant la nuit au moment de sortir. Pour David Cartier, c'était justement un de ces matins, et c'est ainsi, le cou ensanglanté et la nuque humide qu'il rejoignit à sept heures trente ses deux comparses de covoi-tage, Tony Weaver et Jean Legrand.

Si le trajet dans le sens maison-travail ne s'était finalement pas si mal passé, l'arrivée à destination prenait le relais du lever. La contre-allée bondée du cours Fauriel confirmait la couleur de la journée. Dans les gris. Limite noire.

Août et ses places de stationnement libres avaient laissé la place à septembre et sa centaine de mètres supplémentaires propres à râler contre les véhicules mal garés. Deux tours de contre-allée furent nécessaires, mais comme à chaque fois, le véhicule finit par trouver une place où passer sa journée pendant que ses passagers s'occuperaient de nettoyer la ville. Non pas au Kärcher comme an-

noncé avec fracas quelques années plus tôt, mais à la pince à épiler. Petit modèle. Bien que moins accrocheuse l'image était plus juste.

L'hôtel de police se dressait enfin devant le trio d'enquêteurs. Pas de miracle, le commissariat central de Saint-Étienne se trouvait toujours sur le cours Fauriel de la ville, à un jet de pierre d'une voie rapide desservant les vallées du Gier et de l'On-daine. Le bâtiment compact, tapi dans l'ombre matinale, semblait défier son prestigieux voisin. L'école des mines, elle, façade impeccable sur laquelle reposaient deux fières atlantes en l'honneur des métallurgistes et mineurs, trônait de l'autre côté de l'asphalte reflétant la lumière du soleil sur le trio. Depuis de nombreuses années déjà les trois policiers assistaient à ce duel immobile quotidiennement, avant d'être avalés par le bloc ombragé.

Après avoir salué l'adjoint de sécurité en faction à l'accueil de l'hôtel de police, les trois hommes gagnèrent leurs bureaux respectifs situés au premier étage.

Comme chaque matin, le temps des rituels. David Cartier poussa la porte en tête et vint poser son sac au pied de son bureau en perpétuel désordre. Tony Weaver, qui lui emboîtait le pas, en fit tout autant et alluma machinalement son ordinateur, tandis que Jean Legrand sortait son repas de midi de son sac afin de le placer au frais.

Le café, lui, était déjà chaud, ce qui signifiait généralement que Stéphane Matrus, souvent le premier arrivé au bureau, proximité géographique

oblige, travaillait aujourd'hui.

À première vue, les bureaux du premier étage qu'occupaient les stupés n'entraient pas dans les priorités de ceux qui décidaient de la répartition du budget annuel, et cela se ressentait. À deuxième vue, cela se confirmait. Après tout, ces lieux n'étaient fréquentés que par les flics et les délinquants, ici pas de plaignant, à peine de temps en temps un avocat. Le confort y était donc spartiate et la décoration improvisée au fil du temps et de ses dégâts sur les murs. Les articles de presse en rapport avec les affaires passées de la brigade venaient ainsi ça et là cacher les trous dans les cloisons et rappeler aux enquêteurs de quoi ils étaient capables lorsque les périodes de vache maigre survenaient.

— Qu'est-ce qu'ils disent les vaillants, ça va ? entama Stéphane Matrus en quittant son casque relié à l'ordinateur dévolu aux écoutes téléphoniques.

— Comme un lundi, répondit David Cartier en lui serrant la main. T'écoutes déjà nos clients en cachette ? enchaîna-t-il pointant de son menton écorché les surveillances techniques.

— On ne s'en lasse pas ... Toujours pareil, du cul et de la came ! Ils ont appelé et « bringué » tout le week-end et on a une tonne de communications en retard.

— C'est lundi quoi....

— Perspicace.

— Tu la sens la grosse affaire ? plaisanta Jean Legrand en serrant à son tour la main de Stéphane Matrus.

Comme chaque début de semaine, la première journée allait être consacrée pour une partie du groupe à rattraper le retard pris durant le week-end. Perpétuelle course contre la montre derrière une équipe de pieds nickelés, qui, jusqu'aux interpellations, possédait toujours un temps d'avance. En quelques minutes, Cédric Valemane, Guy Lhom et Claude Dravoiri avaient rejoint le quatuor. Effectif complet en ce début de mois, jour de fête à la brigade. Comme partout le lundi matin, les stups se racontaient ce qu'ils voulaient bien dire de leur week-end autour d'un café noir.

Grand, bronzé et le sourire en coin, le commandant Moulin vint contrarier la mise en route du groupe.

— Toc-toc, comment ils vont les stups ?

— Ils vont pas mal et toi ? répondit Jean Le-grand se faisant la voix du groupe.

Le commandant Moulin, grand seigneur, leur épargna un bilan de santé et garda ses états d'âme pour lui. Moulin avait entre autres rôles au sein de la sûreté départementale, le plaisir de ventiler entre les services concernés les dossiers des affaires survenues pendant le week-end. Si certaines d'entre elles vous annonçaient des heures de travail pour peu de résultat au niveau judiciaire, d'autres avaient un intérêt certain. Celle dont allait hériter la brigade des stups en faisait partie. Une sombre affaire, mais haute en couleurs.

— J'ai quelque chose pour vous. Ne me remerciez pas ... Je vous explique. Suite à une réqui-

sition pour une personne ne répondant pas aux appels, un équipage a eu ce matin le plaisir de trouver un macchabée. Et devinez quoi, y avait des stups chez le mort d'où ma présence ici... et d'où la vôtre sur place. Cachez votre joie ça en devient gênant, ironisa-t-il devant l'entrain discret de la brigade.

— Pas de soucis, répondit le capitaine Claude Dravoiri en s'emparant de la feuille tendue par le commandant.

— Eh bien nickel, le jeune homme s'appelait Tommy je ne sais plus comment, et il habitait rue Émile Loubet, tout est inscrit sur la feuille, bon courage pour me relire. Les collègues du quart judiciaire sont en train de faire les constatations, ce serait pas mal que vous alliez y faire un tour, j'ai dans l'idée que ça va être pour vous ...

— Tommy, Tommy.... Ça me dit quelque chose, réfléchit Claude Dravoiri.... C'était pas un Tchèque ou un truc comme ça ? C'était pas Vaseck son nom ?

— Ça ne me dit rien, répondit trop vite Cartier, avant de comprendre qu'il s'agissait là d'un des jeux de mots dont le capitaine des stups était friand.

— Oh elle est bonne celle-là, s'auto-félicita Claude Dravoiri.

Si les stups ignoraient encore s'ils hériteraient de l'affaire, ils savaient néanmoins une chose, leur capitaine tenait la forme.

— Bon, qui vient avec moi, reprit Jean Le-grand en finissant son café dans un sourire.

— Je vais chercher une clef de voiture, ré-

pondit Stéphane Matrus en enfilant sa veste.

— Je viens aussi, conclut David Cartier, je prends de quoi noter.

— Bon ben nous on va faire les écoutes alors, les filles, puisqu'on nous laisse le choix, plaisanta Tony Weaver en s'adressant au reste du groupe.

— On fait comme ça alors, tenez-moi au courant dès que vous pouvez, conclut le commandant. Ah au fait j'allais oublier, on a des bébés-policiers ce mois-ci, et petits veinards que vous êtes, vous n'avez pas été oubliés à la distribution, y en a une pour vous, rajouta le commandant en s'effaçant pour laisser entrer une jeune femme intimidée. Emmenez-la avec vous, ça la mettra dans le bain tout de suite et ça lui fera un sujet rêvé pour son rapport de stage. Les stups, Sarah, Sarah, les stups. Allez hop je vous la laisse, ne l'abîmez pas, finit Moulin en se dirigeant avec sa pile de dossiers vers les étages supérieurs abritant les autres services d'investigations.

— Bienvenue Sarah alors, on fera connaissance plus tard, allez à cheval, enchaîna Legrand en tapant des mains comme pour se motiver.